

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

A. LEGOYT

Londres, Paris, Berlin et Vienne. Esquisse statistique

Journal de la société statistique de Paris, tome 8 (1867), p. 194-209

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1867__8__194_0

© Société de statistique de Paris, 1867, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II.

Londres, Paris, Berlin et Vienne.

Esquisse statistique.

Les capitales ont une vie qui leur est propre, et cette vie se manifeste par des actes, par des faits d'une nature spéciale. Il n'est donc pas entièrement exact de dire qu'elles sont la plus haute expression des mœurs, du caractère, des tendances, de cet ensemble de qualités et de défauts, de grandeur et de faiblesse, qui constitue partout le génie national.

Examinons-les d'abord au point de vue de leur population et de ses mouvements. C'est dans cet ordre de phénomènes surtout qu'elles présentent les particularités les plus saillantes. La plus caractéristique, c'est, sans contredit, la densité, c'est-à-dire le grand nombre d'habitants sur un espace restreint. De là des conditions physiologiques, morales et sociales qui ne se retrouvent pas ailleurs.

Cette population n'est pas composée, relativement aux âges et aux sexes, comme celle du reste du pays. Sous l'influence de certaines circonstances, qu'il n'est pas possible de généraliser, tantôt les hommes, tantôt les femmes y dominent dans une notable proportion. Mais les adultes y sont toujours en plus grand nombre, soit parce que les enfants pauvres sont nourris au dehors, soit parce que l'immigration n'y amène que des sujets dans la force de l'âge. Aussi les mariages y sont-ils plus fréquents.

Par suite d'une moindre surveillance des familles, d'une plus grande liberté ainsi laissée aux jeunes gens des deux sexes, au moins dans les classes ouvrières, — d'une moins forte éducation morale et religieuse; — des pièges tendus à la coquetterie et à la misère; — d'une moindre sévérité de l'opinion; — de la facilité relative d'y cacher une liaison illicite et d'en dissimuler les conséquences; — de la présence sur un étroit espace, d'un nombre exceptionnel d'adultes; — de l'existence des fortes garnisons; — des obstacles qu'y rencontre le mariage, provenant surtout de la difficulté de faire venir de localités souvent très-éloignées, quelquefois de l'étranger, les pièces exigées pour sa célébration; — enfin, il faut bien le dire aussi, par suite d'une nubilité précoce, résultat des excitations de toute nature dont les adolescents des deux sexes y sont l'objet (véritables plantes élevées en serre chaude), — les naissances naturelles y sont plus nombreuses, abstraction faite de celles qui n'appartiennent pas à la population sédentaire.

La cherté de la vie matérielle y restreignant la fécondité, surtout quand l'assistance n'est pas obligatoire, comme en France, le rapport des naissances aux ha-

bitants ou aux mariages y est moins élevé. Ce rapport est encore affaibli par l'âge relativement plus élevé des époux au moment du mariage.

Les mort-nés y sont plus nombreux. Ce triste fait est dû à des causes diverses, parmi lesquelles il faut ranger, surtout pour les mort-nés naturels, la misère ou les excès de toute nature de la mère (privations extrêmes ou dérèglements); — des tentatives prolongées pour dissimuler la grossesse, souvent pour la supprimer; — peut-être des infanticides restés inconnus; — en général, une moindre aptitude de la mère, par suite des mauvaises conditions hygiéniques résultant de l'agglomération, et des fortes préoccupations qui assiègent, dans les grandes villes, même les existences privilégiées, à conduire heureusement à son terme l'œuvre laborieuse de la gestation.

La mortalité des capitales est supérieure à celle du reste du pays. Les influences délétères de l'agglomération en sont la première cause; mais il faut y joindre les résultats: de l'abus du plaisir sous ses formes les plus dangereuses, abus facilité par des séductions dont les capitales seules ont le secret; — des veilles prolongées, des longues incubations intellectuelles; — des fortes crises morales qu'engendrent ou l'ambition déçue, ou les pertes de fortune et de position; — des altérations des substances alimentaires, favorisées souvent par des taxes locales excessives; — des privations *obligées* dues au renchérissement général et continu de ces substances et des loyers; — des privations *volontaires* pour satisfaire aux exigences d'un luxe extérieur toujours croissant; — de l'existence de petites agglomérations dans la grande (hôpitaux, hospices, asiles, casernes, établissements d'instruction publique, etc.), où la mort, surtout par les temps d'épidémie, frappe à coups redoublés; — des accidents nombreux dont sont le théâtre soit les chantiers publics et privés, soit les usines où l'ouvrier est en contact incessant avec les engins industriels les plus redoutables, ou avec les substances les plus toxiques; — des maladies graves provoquées par les émanations morbides de toute origine (usines, égouts, fosses d'aisance, détritux végétaux et animaux en plein air, eaux croupissantes, immondices tardivement enlevées, etc.), par l'exiguïté des habitations et leur ventilation défectueuse; — des suicides, des rixes, des crimes contre les personnes.

Malgré cette mortalité extraordinaire, la population des capitales s'accroît plus rapidement que celle du pays. C'est que, points de mire de toutes les ambitions, de tous les rêves de fortune et de grandeur, elles sont le foyer d'une continuelle immigration, dont les éléments ne sont pas seulement fournis par les provinces, mais encore (pour certaines grandes cités) par l'étranger. Cette foule d'envahisseurs, tous en quête de la richesse ou de la renommée, n'apporte-t-elle dans la métropole que des idées d'ordre, de conservation, d'honnêteté? qui oserait l'affirmer? Dans tous les cas, elle lui donne une animation singulière, une physionomie étrange, et, en définitive, toutes ces activités dans les voies les plus diverses, toutes ces ardeurs dans tous les sens, cette course incessante après une situation meilleure, ne sont pas sans grandeur et sans quelque profit pour l'humanité.

Au point de vue intellectuel, les capitales ne diffèrent pas moins sensiblement du reste du pays. Sièges du gouvernement, généralement dotées des plus grands établissements d'instruction publique, elles reçoivent, en outre, une continuelle excitation par les journaux, les pamphlets, les livres, le théâtre, les exhibitions artistiques et industrielles. Ce travail incessant de la pensée, très-favorable au véritable progrès dans le domaine de la science pure, des arts et des lettres, ne

conduit-il pas trop souvent à des aspirations excessives et violentes sur le terrain des doctrines politiques, religieuses et sociales ?

Par le fait de ce grand mouvement, de cette perpétuelle agitation des esprits, les capitales ont un rayonnement puissant et exercent ainsi une forte action sur les destinées du pays. Cette action se produit-elle toujours dans le sens le plus favorable à son bonheur, à sa prospérité, à ses véritables intérêts ? Nous en doutons. En fait, dans certains États, les capitales ont la triste initiative des menées révolutionnaires. Opposantes par instinct, par tempérament, par orgueil, opposantes dans tous les ordres de faits et d'idées, elles sont le siège du *protestantisme* avec ses applications les plus variées et dans son sens le plus étendu.

Mais, en même temps, les capitales ont une vive et charmante sociabilité. Leurs salons, libéralement ouverts aux représentants de toutes les opinions, procurent aux initiés les plus pures jouissances de l'esprit. Les relations s'y forment sans peine et s'y dénouent sans chagrin. La plus grande liberté préside aux rapports individuels. Sauf celles du gain, du bien-être, des jouissances de toute nature, les passions ardentes et tenaces y sont rares. Les cœurs blessés, et qui gardent longtemps le fer dans la plaie, ne se trouvent guère dans ces régions bruyantes, tumultueuses, où le nouveau, l'imprévu, les distractions, les consolations abondent...

On peut cependant s'y faire une solitude. On doit même dire qu'un avantage des grandes agglomérations consiste dans la facilité avec laquelle on s'isole de ses plus proches voisins, pour vivre à l'abri de la curiosité et de la malignité publiques. Rarement un œil indiscret cherche-t-il à pénétrer chez vous, à surprendre vos secrets. Il est vrai que la vie de chacun est si pleine, si occupée et le temps si précieux pour tous, que nul n'est tenté de le perdre dans de vains comérages, dans de ridicules enquêtes sur les faits et gestes d'autrui.

Enfin, les capitales sont toutes le siège d'une industrie et d'un commerce florissants. Ce n'est pas toutefois la grande industrie qui y domine, la main-d'œuvre, les terrains, les constructions, les combustibles y coûtant trop cher; c'est celle des arts et métiers. Il est certain que les usines proprement dites tendent, surtout depuis les facilités données aux communications par les chemins de fer, à quitter leurs murs pour se répandre dans les campagnes, où elles trouvent, d'ailleurs, des moteurs hydrauliques d'une grande puissance dont l'installation est peu coûteuse. D'un autre côté, beaucoup, se trouvant dans la catégorie des établissements incommodes ou insalubres, sont obligées de se retirer devant les exigences croissantes et légitimes de l'hygiène publique. Ainsi, la *manufacture* déserte les capitales pour y être remplacée par la *fabrique*. Cette désertion comprend notamment les tissus, la métallurgie et, en général, toutes les industries qui veulent de vastes espaces et emploient des moteurs à feu. Les produits qui deviennent, par degrés, une sorte de monopole des capitales, comprennent, en dehors des objets usuels du vêtement, (moins les tissus) et du ménage, les objets d'art et de luxe, exigeant presque toujours certaines connaissances théoriques et pratiques d'un ordre relativement élevé. Citons notamment l'horlogerie, la bijouterie, les instruments de précision, de chirurgie, de physique, les bronzes, la gravure sur métaux, les armes de chasse et de tir, l'ébénisterie, en un mot, toute cette pléiade de précieuses ou utiles créations qui n'ont besoin, pour venir au monde, que de mains habiles servies par le goût et l'intelligence.

Si les capitales ne sont pas toujours le siège des principales industries du pays,

elles possèdent généralement les plus grandes institutions de crédit. Aussi règlent-elles, dans une grande mesure, le taux du loyer des capitaux et le prix des principales marchandises. L'influence de leurs *bourses* est énorme. C'est de là que partent, en effet, ces sourdes rumeurs, si facilement accueillies par la crédulité publique, qui, au gré des intérêts de certaines puissances financières, impriment à toutes les valeurs de brusques et fortes oscillations. Les variations des cours, en dehors des manœuvres des partis, sont, d'ailleurs, l'expression assez exacte de l'opinion des capitales sur les faits politiques de quelque importance, et cette opinion devient généralement celle du pays.

La criminalité des capitales diffère, à plusieurs points de vue, de celle du reste du pays : 1° les attentats contre les personnes (avortements et infanticides exceptés) y sont plus rares, et, comme conséquence, les attentats de toute nature contre la propriété plus fréquents ; 2° les attentats aux mœurs y sont plus nombreux ; 3° le rapport à la population du total des infractions à la loi pénale y est plus élevé.

On s'explique la prédominance, dans les capitales, des atteintes à la propriété ; elle est le résultat d'une grande accumulation de valeurs mobilières sur un espace restreint ; des tentations produites par le luxe des étalages ; des suggestions de la misère. On sait, d'ailleurs, que le vol y est pratiqué sur une vaste échelle par des bandes de malfaiteurs, dont la puissante organisation ne défie que trop souvent la vigilance des intéressés et celle des agents de la force publique.

Si, dans les capitales, les épreuves de la vie sont plus cruelles que partout ailleurs, si les vicissitudes, les déceptions, les chômages imprévus, les accidents, les maladies, y créent des besoins extraordinaires, l'assistance publique fait les plus grands efforts pour y satisfaire. Les établissements charitables y sont plus nombreux ou plus largement dotés que partout ailleurs ; la bienfaisance privée y est plus abondante, plus variée, plus ingénieuse, plus touchante dans ses sollicitudes. Là seulement, par exemple, peut être soulagée, avec le secret qu'elle exige, l'infortune qui se cache et dévore en silence, en l'arrosant de larmes au souvenir d'un passé plus heureux, le pain, souvent insuffisant, de la journée....

Un dernier mot : si, en temps de paix, les capitales exercent, sur les destinées des provinces, une influence bonne ou mauvaise, mais toujours considérable, cette influence devient décisive en temps de guerre, surtout dans les États fortement centralisés. Il est rare, en effet, que leur chute, sous l'effort de l'ennemi, n'entraîne pas celle du pays tout entier.

Les quatre grandes capitales pour lesquelles nous avons recueilli quelques données statistiques, justifient le plus grand nombre des observations qui précèdent. Ces données vont nous permettre de reconnaître les principaux traits de leur physionomie et de mettre en relief les différences ou les analogies qui les séparent ou les rapprochent.

LONDRES.

Qu'on nous permette de reproduire, en raccourci, l'esquisse rapide et à grands traits, que nous donnions ici de cette ville, en 1861.

Lorsque l'étranger visite Londres pour la première fois, les trois faits les plus considérables qui appellent tout d'abord son attention, sont : 1° la grandeur des proportions en toute chose, mais surtout en ce qui concerne les rues, les places, les quais et les parcs. On sent qu'aucune enceinte fiscale ou fortifiée n'arrête le

développement de cette ville gigantesque, qu'un économiste français a justement appelée une *province couverte de maisons*, et ne l'oblige, comme à Paris, Vienne ou Berlin, à prendre en hauteur ce qui lui manque en superficie; 2° l'immensité de la circulation en piétons, voitures et chevaux, et la rapidité prodigieuse de cette circulation. C'est, en effet, un spectacle plein d'intérêt que cette marche hâtive, pressée, haletante, d'individus sans nombre, se rendant à leur destination sans s'arrêter aux incidents, aux curiosités, aux distractions de toute nature répandus à profusion sur leur route. Tous ont, en outre, cet esprit grave et réfléchi, qui indique le travail incessant de la pensée sous l'aiguillon de l'intérêt; 3° la facilité merveilleuse avec laquelle l'ordre est maintenu dans cette fourmilière de près de 3 millions d'hommes, toujours en quête d'assurer, par les moyens les plus divers, le pain de la journée.

Extérieurement, Londres n'a rien de commun avec les autres capitales de l'Europe. Sa physionomie est, au plus haut degré, celle d'une ville d'affaires. Tout y est triste et sombre, les hommes et le climat. Quand la pluie, l'éternelle pluie, ou les épais brouillards de la Tamise, ne dérobent pas la vue du ciel, il disparaît sous les matières noires et fuligineuses que vomissent ses 360,000 maisons. Aussi, tout ce qui peut fuir Londres, s'empresse de le quitter. L'opulent négociant de la Cité, une fois la journée finie, court chercher un asile à la campagne. Le parlement clos, l'aristocratie abandonne en toute hâte ses hôtels pour se rendre dans ses châteaux ou dans les villes d'eaux d'Europe. Les classes moyennes elles-mêmes, depuis l'établissement des voies rapides et à bon marché, s'abattent sur le continent par bandes nombreuses, allant chercher en France ou en Italie, ces splendeurs du climat, cette vive et ardente sociabilité, ce goût passionné et éclairé des arts, des lettres, des jouissances de l'esprit sous toutes ses formes, qui font défaut en Angleterre, mais surtout à Londres. En un mot, on n'habite Londres que pour s'enrichir, et le but atteint, on va jouir ailleurs de sa fortune.

Et cependant, l'aspect de cette ville a quelque chose de grandiose, qui laisse dans l'esprit une effaçable impression. On dirait une pompe aspirante d'une puissance indéfinie, attirant à elle tout ce que le monde produit d'échangeable. Débouché colossal, insatiable, Londres amoncelle sans relâche, dans les caves de ses docks, des masses énormes de produits que le commerce vient chercher à toute heure pour les livrer à la consommation. Londres, enrichi par son immense trafic, est devenu le vaste réservoir où viennent puiser les gouvernements des deux mondes qui veulent emprunter. Sous ce rapport, il est, pour une grande part, l'arbitre de la paix et de la guerre. C'est à Londres que les grandes compagnies financières, en voie de formation, vont chercher tout ou partie de leur fonds social. C'est à Londres que les inventeurs de tous les pays vont demander des capitalistes. C'est sur Londres que toutes les lettres de crédit sont données aux voyageurs se rendant en Europe. Les plus riches mines des deux mondes sont dans les mains des financiers de Londres. Il n'est peut-être pas un seul des grands travaux publics de l'Europe qui se soit fait sans leur concours. Et cependant, malgré cette immense commandite donnée au monde entier, Londres conserve encore assez de ressources pour créer, à l'intérieur, des compagnies de crédit ou de commerce au capital moyen annuel de 1,500 millions!...

Les documents statistiques sur Londres sont rares, surtout les documents officiels. Il est vrai qu'au lieu d'être administrée comme Paris, Berlin, Vienne ou

Madrid, par une municipalité unique, cette ville se subdivise en 186 paroisses, ayant chacune son individualité communale. Seuls, les grands travaux publics, c'est-à-dire ceux qui (comme les égouts, par exemple) s'étendent sur la ville entière, sont placés, depuis quelques années, sous la direction d'un comité ou conseil général (*Board of metropolitan works*), composé de délégués périodiquement élus par les paroisses. Toutefois, la juridiction de ce conseil ne s'étend pas sur la Cité, qui a conservé, jusqu'à ce jour, la plus grande partie de ses vieilles franchises municipales.

Londres s'étend sur les deux rives, mais surtout sur la rive nord de la Tamise, à 75 kil. au-dessus de son embouchure, et à 24 kil. du point du fleuve où la marée a cessé de se faire sentir. La superficie occupée par cette ville n'est pas exactement connue, parce qu'elle s'agrandit sans relâche et sans obstacles. Elle était évaluée à 12,726 hectares en 1831, à 31,576 en 1851, à 40,000 en 1861.

La population de Londres s'est accrue ainsi qu'il suit de 1801 à 1861 :

| Années | Population recensée. | Accroissement annuel | |
|----------------|----------------------|----------------------|---------|
| | | absolu. | p. 100. |
| 1801 | 958,363 | » | » |
| 1811 | 1,138,815 | 17,995 | 1.88 |
| 1821 | 1,378,947 | 24,013 | 2.11 |
| 1831 | 1,654,994 | 27,605 | 2.00 |
| 1841 | 1,948,417 | 29,342 | 1.77 |
| 1851 | 2,362,236 | 41,382 | 2.12 |
| 1861 | 2,803,989 | 44,175 | 1.87 |

La moyenne de l'accroissement annuel p. 100, déduite de la période 1831-1861, est de 2.31, ce qui indique une période de doublement de 30 ans.

Les femmes sont, à Londres, plus nombreuses que les hommes dans une assez forte proportion. En 1861, on en comptait 114.41 pour 100 hommes.

Quoique très-considérable, la population de Londres n'est que faiblement agglomérée, ainsi que l'indique sa densité, qui n'est que de 36.34 habitants par hectare. Il y a, dans ce fait, une condition hygiénique des plus favorables.

On peut également considérer comme devant exercer une heureuse influence sur la santé publique le grand nombre des maisons par rapport à la population. Ainsi, tandis qu'on recensait, à Paris, en 1866, 57,686 maisons pour 1,825,274 habitants (31.1 par maison), il s'en trouvait 362,890 à Londres en 1861, soit 7.7 habitants pour 1 maison.

Le mouvement annuel de sa population se résume ainsi qu'il suit, à trois époques différentes :

| Périodes. | Habitants pour 1 | | | Enfants par mariage. | Naissances naturelles p. 100 naissances totales. |
|---------------------|------------------|------------|--------|----------------------|--------------------------------------------------|
| | mariage. | naissance. | décès. | | |
| 1845-1851 | 93.8 | 30.1 | 38.9 | » | » |
| 1852-1858 | 101.4 | 30.9 | 43.0 | » | » |
| 1859-1863 | 99.5 | 29.0 | 42.8 | 3.25 | 4.31 |

Suivent les nombres absolus pour la dernière période (moyenne annuelle) :

| Naissances | | | Décès. | Mariages. |
|------------|-------------|----------|--------|-----------|
| légitimes. | naturelles. | totales. | | |
| 91,524 | 4,167 | 95,691 | 65,570 | 28,185 |

En se reportant aux rapports qui précèdent, on constate : 1° que le nombre des mariages a diminué; 2° que la fécondité générale s'est accrue; 3° et que cependant la mortalité (quoique toujours corrélative à la fécondité) a sensiblement diminué.

Les documents officiels n'attribuent à la ville de Londres que 4.31 naissances naturelles pour 100 naissances totales. Ce rapport est remarquablement faible; mais il est permis de supposer qu'un certain nombre de naissances naturelles échappent à la constatation officielle, la loi n'obligeant pas les parents ou les témoins de l'acte de naissance à déclarer l'état civil des enfants, et la déclaration de la naissance elle-même n'étant pas obligatoire sous une sanction pénale, comme en France.

Londres n'a pas d'octroi; on ne connaît donc pas le chiffre de ses consommations. Il était évalué ainsi qu'il suit il y a seize ans (1851) : 7,080,000 hectolitres de froment; 240,000 têtes de gros bétail; 1,700,000 têtes de moutons; 28,000 têtes de veaux; viande dépecée et viande salée (mémoire); 35,000 têtes de porcs; lard, jambon et autre charcuterie (mémoire); 3,748 pièces de volaille; 1,807,000 pièces de gibier; 220 millions de kil. de poisson frais et sec; 309,935 barils¹ d'huîtres; 150 millions de kil. de pommes de terre; 50 millions de kil. de choux; 700,000 kil. d'oignons; 100 millions de kil. d'autres légumes; 725,500 boisseaux² de pommes; 180 millions d'œufs (dont 80 millions venant de l'étranger). Quant au lait, on calcule qu'il était produit par 15,000 vaches.

Une revue anglaise très-estimée (*Quarterly Review*) attribuait aux habitants de Londres une consommation de 109 kil. de viande par habitant en 1853.

Sur un seul marché, le plus important il est vrai, celui de Smithfield, le nombre d'animaux de boucherie ci-après a été vendu de 1842 à 1854 :

| Années. | Animaux de race bovine. | Moutons. | Années. | Animaux de race bovine. | Moutons. |
|---------|-------------------------|-----------|---------|-------------------------|-----------|
| 1842 | 175,343 | 1,438,960 | 1849 | 223,560 | 1,514,130 |
| 1843 | 175,333 | 1,571,760 | 1850 | 226,728 | 1,540,000 |
| 1844 | 184,524 | 1,609,130 | 1851 | 240,699 | 1,563,980 |
| 1845 | 192,890 | 1,441,980 | 1852 | 258,942 | 1,565,320 |
| 1846 | 199,558 | 1,457,220 | 1853 | 276,888 | 1,461,070 |
| 1847 | 223,101 | 1,441,190 | 1854 | 263,008 | 1,539,380 |
| 1848 | 220,193 | 1,343,770 | | | |

Il est remarquable que, tandis que le nombre des bœufs vendus s'est accru, de 1842 à 1854, de 50 p. 100, celui des moutons est resté à peu près stationnaire. Il faut probablement chercher la cause de cette différence dans un accroissement considérable de la viande de mouton dépecée, qui arrive à Londres par la voie des chemins de fer, et dont la quantité est inconnue.

PARIS.

Si, depuis quinze ans, l'aspect de Paris s'est profondément modifié, ses traits caractéristiques sont restés les mêmes. C'est toujours la capitale du goût, des arts, des lettres, du mouvement intellectuel dans ses applications les plus variées. C'est la ville du luxe dans ses rapports les plus intimes avec l'art, la ville où règne la plus vive, la plus exquise sociabilité. Paris est aussi le siège d'un grand commerce avec l'étranger et la province, et ce commerce s'alimente avec les produits d'une industrie qui est sans rivale dans le monde.

Paris, toutefois, n'est plus exclusivement aujourd'hui la moderne Athènes, la métropole de l'élégance, des mœurs raffinées et du plaisir. Sa physionomie s'est légèrement assombrie; elle est devenue, elle aussi, la ville des affaires, des spécu-

1. Nous n'avons pu convertir cette quantité en poids ou mesure de France.

2. Même observation.

lations, le centre d'opérations financières, embrassant au moins une notable partie de l'Europe. Ses compagnies financières luttent aujourd'hui d'importance avec les plus grands établissements analogues de l'Angleterre, et si ce mouvement ascendant n'est pas arrêté par de nouvelles crises politiques, son marché monétaire rivalisera un jour avec celui de Londres.

Paris est encore loin d'avoir la grandeur matérielle de cette dernière ville. Elle n'a ni son immense population, ni ses 360,000 maisons. Ses proportions d'accroissement sont, d'ailleurs, notablement moindres, ainsi que l'indique le tableau ci-après :

| Années. | Population recensée. | Accroissement annuel | |
|----------------|-------------------------|----------------------|---------|
| | | absolu. | p. 100. |
| 1801 | 546,856 | » | » |
| 1811 | 622,636 | 7,578 | 1.39 |
| 1831 | 785,862 | 8,161 | 1.31 |
| 1836 | » | » | » |
| 1841 | 935,261 | 14,940 | 1.90 |
| 1846 | 1,053,897 | 23,737 | 1.20 |
| 1851 | 1,053,262 | — 635 | » |
| 1856 | 1,174,346 | 24,197 | 2.39 |
| 1861 | 1,696,741 | 104,479 | 8.90 |
| 1866 | 1,825,274 | 25,706 | 1.52 |

Le taux moyen annuel d'accroissement de l'ancien Paris, de 1800 à 1860, peut être évalué à 2.01 p. 100, ce qui indique une période de doublement de trente-cinq ans.

La proportion d'accroissement est, pour le Paris nouveau (au moins d'après les deux derniers recensements), de 1.61 p. 100 par an, soit un doublement en quarante-trois ans.

La densité de la population parisienne était, en 1856, dans le rayon de l'ancien octroi, de 341.58 habitants par hectare (3,438 hect. pour une population de 1,538,616 habitants). Par suite de l'annexion, elle est descendue à 233.95 en 1866 (7,802 hect. pour 1,825,274 habitants). Cette forte agglomération suffirait, à elle seule, pour expliquer la plus grande mortalité de Paris par rapport à Londres.

D'après les relevés annuels de l'état civil, le nombre des habitants pour 1 mariage, 1 naissance et 1 décès, s'établit ainsi qu'il suit, pour trois périodes à peu près semblables à celles que nous avons calculées pour Londres :

| Périodes. | Mariages. | Naissances. | Décès. | Naissances légitimes par mariage. | Naissances naturelles p. 100 naissances totales. |
|---------------------|-----------|-------------|--------|--------------------------------------------|-----------------------------------------------------------|
| 1850-1854 | 100.4 | 32.3 | 34.7 | 2.11 | 32.35 |
| 1855-1859 | 97.8 | 31.6 | 35.7 | 2.12 | 31.57 |
| 1860-1863 | 105.6 | 32.2 | 40.0 | 2.38 | 27.96 |

On voit que le rapport des mariages à la population, après s'être fortement élevé, de la 1^{re} à la 2^e période, a très-sensiblement baissé dans la 3^e. Mais en même temps que le nombre relatif des mariages diminuait, leur fécondité suivait un mouvement inverse assez caractérisé. Quant à la fécondité générale (naissances naturelles comprises), après un ralentissement notable dans la 2^e période, qui s'explique par celui des mariages, elle revient, dans la 3^e, au taux de la 1^{re}.

Voici les nombres absolus pour la période 1860-1863 (moyenne annuelle) :

| Naissances | | | Mort-nés. | Décès. | Mariages. |
|------------|-------------|----------|-----------|--------|-----------|
| légitimes. | naturelles. | totales. | | | |
| 30,417 | 11,806 | 42,223 | 3,221 | 42,223 | 15,957 |

Si l'on rapproche les rapports qui précèdent de ceux que nous avons calculés pour Londres, on constate que, dans cette dernière ville : 1° les mariages sont plus nombreux ; 2° la fécondité légitime et générale est plus élevée ; 3° la mortalité est moins forte. Cette moindre mortalité, malgré une plus grande fécondité, est un témoignage remarquable des bonnes conditions hygiéniques (relatives) de Londres. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que, pour Paris, la population à laquelle nous avons rapporté les naissances, mariages et décès, est la population fixe, sédentaire, domiciliée, tandis que celle de Londres comprend tous les individus *ayant passé, dans cette capitale, la nuit qui a précédé le dénombrement*, c'est-à-dire la population flottante. On comprend l'effet, par rapport au calcul du taux mortuaire des deux villes, de cette différence dans le mode de recensement. Tandis qu'à Paris nous avons attribué à la population *domiciliée seulement* les décès de la population *totale*, à Londres, nous avons rapporté à la population *totale* les décès de la population *totale*.

D'après les relevés de l'octroi, Paris a consommé les quantités de viande ci-après. Ces quantités ne comprennent ni les abats et issues, ni les viandes entrées en franchise (morceaux de moins de $\frac{1}{2}$ kil.), ni celles que contiennent les pâtés et terrines venus du dehors.

| Années. | Viandes sorties des abattoirs. | | Viandes venues de l'extérieur. | | Charcuterie. |
|----------------|--------------------------------|------------|--------------------------------|-----------|--------------|
| | Animaux de boucherie. | Porcs. | Animaux de boucherie. | Porcs. | |
| 1865 | 97,677,692 | 10,968,365 | 18,195,657 | 6,923,514 | 1,798,796 |
| 1864 | 96,213,497 | 10,894,418 | 17,268,014 | 7,092,486 | 1,800,274 |
| 1863 | 93,958,755 | 9,734,989 | 15,359,271 | 7,640,390 | 1,784,098 |
| 1862 | 91,022,149 | 8,504,678 | 14,621,679 | 7,844,362 | 1,590,531 |
| 1861 | 88,049,684 | 10,153,888 | 14,740,545 | 6,540,460 | 1,701,950 |

D'après les données qui précèdent, tandis que la consommation de la viande de porc et de la charcuterie reste stationnaire, celle des animaux de boucherie proprement dits s'accroît sans relâche.

Si nous additionnons, pour 1865, les viandes de boucherie et de porc (moins les abats et issues), nous avons une quantité totale (non compris les entrées en franchise) de 135,564,018 kil., ce qui représente une consommation de 75 kil. par tête.

Nous avons dit qu'en 1853 Londres consommait, d'après le *Quarterly Review*, 109.8 kil. par habitant, charcuterie comprise. Voilà une différence de consommation qui pourrait bien encore contribuer à expliquer la moindre mortalité de cette dernière ville.

En 1865, la ville de Paris a consommé, d'après les registres de l'octroi : 3,154,424 hect. de vins en cercles et 17,526 en bouteilles ; 114,776 hect. d'alcools purs et liqueurs ; 77,855 hect. de cidre, poiré et fruits réduits ; 815 hect. d'alcools dénaturés.

En rapportant ces quantités à la population, on trouve que chaque Parisien a bu, en moyenne, 173 litres de vin ; 6.3 d'alcool pur ou en liqueurs ; 4.2 de cidre et poiré.

Le même Parisien a bu 367,985 hectolitres de bière, dont 247,350 venus du dehors et 120,635 fabriqués à l'intérieur. C'est 20.1 litres par habitant.

Parmi les autres liquides consommés en 1865, citons : 9,466 hect. d'huiles d'olive; 168,633 hect. d'huiles de toute autre espèce; 40,084 hect. de vinaigre.

Les substances alimentaires consommées en 1865 et atteintes par l'octroi sont les suivantes : en *poids*, 12,400,633 kil. de raisins et 3,442,965 kil. de fromages secs; — en *valeurs*, 13,385,702 fr. de marée; 1,846,184 fr. d'huîtres; 1,645,061 fr. de poissons d'eau douce; 25,200,135 fr. de volaille et gibier; 28,519,250 fr. de beurre; enfin, 14,420,049 fr. d'œufs.

Le condiment indispensable de la plupart des substances ci-dessus, le sel, a été absorbé dans la proportion de 11,921,530 kil.

La même année, les riches Parisiens ont rafraîchi leur boisson avec 10,838,311 kil. de glace.

Riches et pauvres se sont chauffés ou ont cuit leurs aliments avec 755,736 stères de bois dur ou blanc, flotté ou non; 4,621,745 hect. de charbon de bois ou artificiel; 193,134 hect. de poussier de charbon et de tan carbonisé; enfin, avec 7,487,123 tonnes métriques de charbon minéral.

BERLIN.

Berlin est construit au milieu d'une plaine sablonneuse. Il a une ceinture de murailles destinée à le défendre contre un coup de main, beaucoup plus que contre un siège, mais surtout à assurer les perceptions de son octroi. On y entre par 19 portes, dont 17 monumentales. L'aspect de la ville est triste, malgré ses nombreux palais et édifices publics. Sa partie moderne est sillonnée de vastes et larges rues se coupant à angles droits et bordées de somptueuses habitations. A la monotonie du style de ces vastes constructions, on les croirait édifiées par le même architecte et sur un plan uniforme. Berlin, comme presque toutes les capitales, est plutôt une ville de commerce que d'industrie. On y trouve cependant de beaux établissements métallurgiques, et notamment des fabriques de machines très-justement estimées, celle de Borsig notamment, dont la réputation est européenne; des fabriques de soieries, de rubans, de cotonnades, de lainages, de voitures, d'objets d'orfèvrerie, de miroiterie, de porcelaines, d'instruments de musique et de meubles, de belles et vastes papeteries, d'importantes raffineries de suere, etc.

Siège du protestantisme le plus austère (Église évangélique), Berlin a une physionomie peu attrayante. Ses rues, ses places, ses monuments, ses habitants ont je ne sais quoi de triste, de sombre, comme le culte que professe la presque totalité de sa population.

Même dans ses quartiers les plus aristocratiques, Berlin est exposé à une cause d'insalubrité qui frappe vivement les étrangers. Ses eaux ménagères circulent dans des égouts à ciel ouvert, bordant les deux côtés de chaque rue. La ville étant en plaine, ces égouts n'ont pas d'écoulement ou n'en ont qu'un très-faible, et ce n'est que par des *chasses* d'eau vive très-fréquentes qu'on parvient à les désinfecter. C'est à ces foyers permanents d'insalubrité que nous serions tenté d'attribuer l'aspect pâle et maladif des habitants et leur assez forte mortalité.

La superficie de Berlin, calculée d'après son périmètre, est de 3,326 hectares; c'est presque l'étendue de l'ancien Paris. Il en résulte que la population y est beau-

coup moins agglomérée. En fait, la population spécifique de Berlin n'était, en 1861, que de 154.05 habitants par hectare. Cette densité n'en est pas moins 233 fois supérieure à celle de la Prusse.

La population de Berlin a grandi dans les proportions ci-après :

| Années. | Population (armée comprise). | Accroissement | |
|----------------|------------------------------------|---------------|----------------|
| | | absolu total. | p. 100 par an. |
| 1830 | 243,563 | » | » |
| 1841 | 335,464 | 91,901 | 3.43 |
| 1845 | 386,267 | 50,803 | 3.78 |
| 1850 | 427,289 | 41,022 | 2.12 |
| 1855 | 440,122 | 12,833 | 0.60 |
| 1861 | 512,395 | 72,273 | 2.73 |
| 1861 | 547,571 | » | » |
| 1864 | 632,379 | 84,808 | 5.16 |

L'accroissement (sans les annexions d'une partie de la banlieue en 1861) avait été, en trente et un ans, de 268,832 habitants ou de 110.37 p. 100; soit un accroissement annuel de 3.56 p. 100, et une période de doublement de vingt ans.

Le taux d'accroissement qui s'est produit dans les trois années de la période 1861-1864 est tout à fait exceptionnel. Nous ne saurions, d'ailleurs, l'expliquer, au moins entièrement, par le nouveau mode de recensement employé, pour la première fois, en 1861, et qui a consisté à confier l'opération aux habitants eux-mêmes, constitués en une sorte de syndicat et substitués à l'autorité communale ou centrale. Il est difficile de croire, en effet, qu'opéré dans ces nouvelles conditions, le recensement ait offert des garanties d'exactitude sensiblement supérieures à celles qui résultaient de l'ancienne méthode. Il y a donc lieu d'admettre que, par suite de circonstances qui nous sont inconnues, Berlin a été, dans cette période, le théâtre d'une très-forte immigration, à moins que son territoire ne se soit agrandi par de nouvelles annexions. Quoi qu'il en soit, si le taux d'accroissement que nous venons de constater devait se maintenir, Berlin doublerait en quatorze ans.

Berlin, qui avait eu, en 1850, 1852 et 1855, moins de femmes que d'hommes dans les rapports de 91.90, 94.30, 95.27 pour 100 hommes, a vu, en 1861, le sexe féminin prédominer, quoique dans une très-faible proportion (100.83). Mais, en 1864, le sexe masculin a dominé de nouveau (50.53 hommes pour 49.67 femmes).

Le mouvement de la fécondité et de la mortalité de 1811 à 1860 est indiqué dans le tableau ci-après :

| Périodes décennales. | Habitants pour 1 | |
|----------------------|------------------|--------|
| | naissance. | décès. |
| 1811-1820. | 29.18 | 33.51 |
| 1821-1830. | 28.60 | 34.18 |
| 1831-1840. | 29.38 | 32.32 |
| 1841-1850. | 30.74 | 37.74 |
| 1851-1860. | 28.16 | 37.33 |

Le résultat le plus saillant de ce tableau est la diminution assez sensible de la mortalité dans les deux dernières périodes, bien que la fécondité générale de la population soit restée à peu près la même. Mais il est remarquable que cette diminution ne correspond pas, comme on pouvait s'y attendre, à un accroissement de

1: Au 1^{er} janvier et annexions comprises.

l'âge moyen des décédés. Nous trouvons, en effet (*Zeitschrift des statistischen Bureau*, 1862, p. 201), que, de 1843 à 1850, cet âge a été de 26.75 ans, et, de 1851 à 1860, de 25.17 ans seulement. Les enfants y payeraient donc un tribut de plus en plus considérable à la mort.

Voici, pour deux périodes quinquennales récentes, les nombres absolus et proportionnels du relevé de l'état civil :

a) *Nombres absolus* (moyenne annuelle).

| Périodes. | Naisances | | | Décès ordinaires. | Mort-nés. | Total des décès. | Mariages. |
|-----------------|------------|-------------|----------|-------------------|-----------|------------------|-----------|
| | légitimes. | naturelles. | totales. | | | | |
| 1856-1860 . . . | 14,299 | 2,472 | 16,771 | 11,711 | 777 | 12,488 | 4,604 |
| 1861-1865 . . . | 19,327 | 3,523 | 22,850 | 16,635 | 1,085 | 17,720 | 6,697 |

b) *Rapports à la population.*

| Périodes. | Habitants pour 1 | | | Enfants par mariage. | Mort-nés pour 100 naissances. | Naisances totales pour 1 naissance naturelle. |
|---------------------|------------------|--------|----------|----------------------|-------------------------------|-----------------------------------------------|
| | naissance. | décès. | mariage. | | | |
| 1856-1860 | 27.3 | 39.5 | 99.6 | 3.10 | 4.43 | 6.78 |
| 1861-1865 | 27.7 | 38.0 | 94.5 | 2.89 | 4.54 | 6.48 |

De l'une à l'autre période, la fécondité générale et légitime a diminué, la dernière surtout, et cependant la mortalité s'est accrue. Mais cet accroissement, purement accidentel, est dû au choléra de 1865. On constate également un accroissement des mariages. Le rapport des mort-nés aux naissances a faibli.

D'après les relevés de l'octroi, Berlin a consommé, de 1860 à 1864, le nombre d'animaux de boucherie ci-après :

| | 1860. | 1861. | 1862. | 1863. | 1864. |
|-------------------------------------|---------|---------|---------|---------|---------|
| Bœufs et taureaux | 23,077 | 22,682 | 23,292 | 23,747 | 25,906 |
| Vaches et génisses | 15,232 | 17,079 | 15,351 | 19,613 | 22,304 |
| Veaux | 60,542 | 62,618 | 62,965 | 72,899 | 81,191 |
| Moutons, brebis et chèvres. | 124,220 | 121,503 | 130,641 | 146,523 | 149,996 |
| Agneaux | 1,053 | 1,065 | 1,020 | 1,180 | 1,149 |
| Porcs | 108,438 | 115,576 | 119,178 | 125,554 | 133,970 |
| Cochons de lait | 226 | 280 | 252 | 253 | 258 |

En supposant un rendement moyen de 340 kil. pour les bœufs et taureaux, de 230 kil. pour les vaches, de 60 kil. pour les veaux, de 20 kil. pour les moutons, de 10 kil. pour les agneaux, de 90 kil. pour les porcs, de 5 kil. pour les cochons de lait, nous trouvons, pour 1864, les consommations en viande ci-après :

| | Kilogrammes. |
|------------------------------|--------------|
| Bœufs et taureaux | 8,808,040 |
| Vaches | 5,129,920 |
| Veaux | 4,871,460 |
| Moutons et chèvres | 2,999,920 |
| Agneaux | 11,490 |
| Cochons | 12,057,300 |
| Cochons de lait | 1,290 |
| Total | 33,879,420 |

Le document que nous avons sous les yeux, et que nous devons à l'obligeance de M. le docteur Neumann, de Berlin, ne signalant l'entrée d'aucune quantité de viande dépecée, nous ne pouvons rapporter à la population que les quantités ci-dessus. Dans ce cas, cette ville ne consommerait, par tête d'habitant, que 53.6 kil. environ, chiffre sensiblement inférieur à celui de Paris, mais surtout de Londres,

D'après un autre document (extrait d'un rapport de l'agent consulaire belge à Berlin), la consommation totale de la viande de boucherie dans cette ville n'aurait été, en 1865, que de 26,295,800 kil., soit d'un peu moins de 40 kil. par tête.

Berlin mange des quantités croissantes de viande de cheval. Dans les boucheries qui débitent cette viande, il a été abattu, en 1865, d'après la même autorité, 4,507 chevaux, au rendement total de 261,400 kil. (173 kil. par animal).

En jetant les yeux sur le tableau du nombre des animaux consommés de 1860 à 1864, on ne constate d'accroissements réguliers et sensibles que pour les veaux, les moutons et les porcs. On remarque, en outre, que les accroissements ne sont caractérisés qu'à partir de 1863. Ajoutons que Berlin consomme presque autant de vaches que de bœufs.

L'octroi de Berlin a enregistré les entrées de gibier ci-après pour 1865: 1,425 cerfs, 649 daims, 292 sangliers, 97 marcassins, 7,281 chevreuils, 115,690 lièvres, 11,562 faisans, bécasses et coqs de bruyère, 3,323 canards sauvages.

Berlin a brûlé 6,684,882 hect. de houille, lignite et coke, dont plus de moitié de provenance anglaise. Nous ne savons rien de la consommation du bois.

Les états que nous avons sous les yeux font bien connaître les quantités de vins entrés dans les entrepôts de la ville; mais ils sont muets sur les quantités consommées.

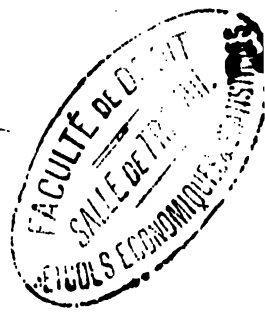
En 1864, les 632,379 habitants de Berlin étaient logés dans 21,919 maisons, soit 28.8 habitants par maison.

VIENNE.

La ville se divise en deux parties bien distinctes : 1° la vieille ville, naguère séparée des faubourgs par un fossé et des glacis (aujourd'hui remplacés par une large promenade, bordée de somptueuses habitations); 2° les faubourgs, qui constituent la ville moderne et ont une étendue presque vingtuple. Le palais impérial, les ministères, les principaux établissements publics et les hôtels de l'aristocratie sont situés dans la vieille ville. Le commerce, l'industrie, la bourgeoisie habitent les faubourgs.

Vienne est, au plus haut degré, une ville de plaisir. Les affaires n'y jouent qu'un rôle secondaire. Doux, hospitaliers, de mœurs faciles, préoccupés avant tout de leur bien-être matériel, se levant tard, se couchant tôt, encombrant, les jours de fête, les restaurants, les spectacles, les promenades, les jardins et concerts publics, les Viennois représentent assez exactement le type du bourgeois parisien avant 1789. C'est donc la population la plus facile à gouverner, et quand on la connaît, on ne s'explique que difficilement le mouvement insurrectionnel de mars 1848, l'expulsion de la garnison, la fuite de la famille impériale, et autres événements analogues, qui n'étaient réputés possibles qu'à Paris. Aujourd'hui, revenue de ses erreurs politiques, Vienne n'accorde plus aux affaires de l'État que la part d'attention strictement nécessaire pour ne pas abdiquer tout patriotisme et tout amour de la liberté.

Vienne a une superficie de 5,635 hectares, dont 281 pour la vieille ville et 5,354 pour les faubourgs. Sa densité est de 225.77 habitants par hectare dans la ville, de 78.69 dans les faubourgs, de 84.29 pour l'agglomération entière. Sa population s'est accrue dans les proportions ci-après :



| Années. | Ville. | Faubourgs. | Total. | Accroissement annuel | |
|----------------|--------|------------|---------|----------------------|---------|
| | | | | absolu. | p. 100. |
| 1830 | 54,546 | 263,222 | 317,768 | » | » |
| 1846 | 56,648 | 351,332 | 407,980 | 5,644 | 1.77 |
| 1850 | 54,249 | 376,898 | 431,147 | 5,792 | 1.42 |
| 1856 | 53,442 | 420,515 | 473,957 | 7,135 | 1.50 |
| 1864 | » | » | 550,733 | 9,597 | 2.02 |

Calculée d'après les accroissements survenus dans ces trente-quatre années, la période de doublement de la ville est de quarante ans et demi; calculée d'après le dernier accroissement (1856-1864), de trente-cinq ans.

Les femmes dominant à Vienne, mais dans une proportion régulièrement décroissante.

Nous ne possédons le mouvement de la population de Vienne que pour les deux périodes quinquennales 1855-1859 et 1860-1864. En voici le résumé (moyenne annuelle) :

| Périodes. | Naissances | | | Mort-nés. | Décès ordinaires. | Mariages. |
|---------------------|------------|-------------|----------|-----------|-------------------|-----------|
| | légitimes. | naturelles. | totales. | | | |
| 1855-1859 | 10,732 | 10,534 | 21,266 | 872 | 19,781 | 4,167 |
| 1860-1864 | 11,793 | 11,288 | 23,081 | 944 | 18,354 | 4,682 |

Ces nombres donnent lieu aux rapports ci-après :

| Périodes. | Habitants pour 1 | | | Enfants par mariage. | Mort-nés pour 100 naissances. | Naissances totales pour 1 naissance naturelle. |
|---------------------|------------------|--------|---------|----------------------|-------------------------------|------------------------------------------------|
| | naissance. | décès. | mariage | | | |
| 1855-1859 | 22.29 | 23.96 | 113.75 | 2.57 | 3.94 | 2.02 |
| 1860-1864 | 23.66 | 30.00 | 117.63 | 2.56 | 3.89 | 2.06 |

D'après ces rapports, la fécondité générale de Vienne aurait légèrement diminué et sa fécondité légitime (enfants par mariage) serait restée stationnaire. Le taux de sa mortalité se serait fortement abaissé. Le rapport des mort-nés aux naissances s'est peu modifié. Il en est de même du coefficient d'illégitimité, qui est énorme.

En 1864, les 550,733 Viennois habitaient 9,711 maisons, soit 56.7 habitants par maison. C'est l'agglomération la plus considérable que nous ayons encore constatée.

Vienne a aussi son octroi... où ne le trouve-t-on pas en Europe ? D'après les relevés de cet octroi, le nombre d'animaux de boucherie ci-après a été livré à la consommation de la ville dans les trois années les plus récentes (communication de M. Glatter, directeur du bureau de statistique de la ville de Vienne) :

| | 1864. | 1865. | 1866. |
|-------------------------------------|---------|---------|---------|
| Bœufs, vaches et taureaux | 101,916 | 98,938 | 97,998 |
| Veaux de moins de 1 an. | 136,998 | 139,488 | 145,600 |
| Moutons et chèvres | 35,446 | 32,578 | 31,727 |
| Agneaux | 43,136 | 37,469 | 42,156 |
| Porcs. | 102,930 | 105,826 | 99,464 |
| Cochons de lait | 8,729 | 8,384 | 7,015 |

En attribuant aux animaux de race bovine, sans distinction entre les bœufs et les vaches, un rendement moyen net de 285 kil., et en appliquant aux autres animaux les rendements que nous avons déterminés pour Berlin, on trouve que Vienne a consommé, en 1866, les quantités de viande ci-après :

1. Londres n'a pas d'octroi; mais la Cité de Londres a le sien; il est vrai qu'il ne frappe que le vin et la houille, et dans des proportions peu sensibles.

| | Kilogrammes. |
|---------------------------|--------------|
| Bœufs, vaches, etc. . . . | 27,929,430 |
| Veaux | 8,736,000 |
| Moutons | 666,267 |
| Agneaux | 421,560 |
| Cochons | 8,951,760 |
| Cochons de lait | 35,075 |

A ces quantités il faut joindre 919,408 kil. de viande fraîche ou salée autre que celle de bœuf et 2,181,816 kil. de viande de bœuf dépecée.

On a ainsi une consommation totale de 49,841,316 kil., soit pour une population calculée de 570,000 habitants, 87.4 kil. par tête.

Vienne a consommé, en outre, la même année, 843,416 kil. de poisson.

Cette ville absorbe des quantités considérables de liquides, comme l'indique le document ci-après :

| | 1864. | 1865. | 1866. |
|--------------------|------------|------------|------------|
| | Litres. | Litres. | Litres. |
| Vin | 18,887,873 | 17,296,507 | 17,698,594 |
| Vin doux | 1,261,274 | 1,763,656 | 1,686,567 |
| Cidre | 8,160 | 10,980 | 16,697 |
| Bière | 46,341,986 | 49,712,289 | 46,439,847 |
| Vinaigre | 561,189 | 606,129 | 503,400 |
| Hydromel | » | 226 | 906 |

D'après ce tableau, chaque Viennois a bu, en 1866, 31 litres de vin et 84 de bière.

RÉCAPITULATION.

Si nous récapitulons, pour les quatre villes qui nous ont occupé, quelques-uns des renseignements dont l'analyse précède, nous obtenons les résultats comparatifs ci-après pour la période la plus récente :

| | Londres. | Paris. | Berlin. | Vienne. | | |
|-----------------------------------------------------------------------------|----------|---------------------|-----------------|-------------------------------|------------------------------|--------|
| Habitants pour 1 | } | naissance | 29.0 | 32.2 | 27.7 | 22.1 |
| | | décès | 42.8 | 40.0 | 38.0 | 28.0 |
| | | mariage | 99.5 | 105.6 | 94.5 | 110.0 |
| Enfants par mariage | | 3.25 | 2.38 | 2.89 | 2.51 | |
| Naissances naturelles p. 100 naissances totales. | | 4.31 | 21.20 | 15.42 | 49.61 | |
| Mort-nés p. 100 naissances | | » ¹ | 7.63 | 4.54 | 3.94 | |
| Densité de la population. (Habitants par hectare.) | | 36.34 | 233.95 | 154.5 | 84.29 | |
| Rapport de la population à celle du pays (en fraction de l'unité) | | $\frac{1}{10.4}$ | $\frac{1}{3.8}$ | $\frac{1}{15.4}$ ² | $\frac{1}{6.7}$ ³ | |
| Consommation par tête. | } | Viande | 109kil. | 75kil. | 53kil. | 87kil. |
| | | Vin | » | 173lit. | » | 31lit. |
| | | Bière | » | 20 | » | 81 |
| Habitants par maison | | 7.7 | 31.4 | 28.8 | 56.7 | |

D'après ces rapports, Paris a la plus faible et Vienne la plus forte fécondité générale; Paris la plus faible et Londres la plus forte fécondité légitime; Londres la plus faible et Vienne la plus forte fécondité illégitime; Londres la plus faible et Vienne la plus forte mortalité; Berlin le plus grand et Vienne le plus petit nombre de mariages; Paris le plus et Vienne le moins de mort-nés (en supposant que, dans les deux villes, le même nom soit donné à la même nature de décès); Londres la

1. Les mort-nés ne sont pas enregistrés en Angleterre.
 2. Il s'agit ici de la population de la Prusse avant les annexions.
 3. Population de l'Autriche avant 1866.

plus faible et Paris la plus forte densité; Londres le moins, Vienne le plus d'habitants par maison; Londres le rapport le plus élevé, Vienne le rapport le plus faible de leurs habitants à la population totale du pays; enfin, c'est Londres qui paraît consommer le plus et Berlin qui consomme le moins de viande. A. LÉGOYT.
